

## Premier geste

Johanne Cadorette

---

Number 82, Fall 1999

Scènes de la vie gaie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13549ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Cadorette, J. (1999). Premier geste. *Moebius*, (82), 19–31.

## JOHANNE CADORETTE

### *Premier geste*

Le ciel sans nuages est d'un bleu pur que l'on ne voit pas à Montréal. Dans le petit cimetière, perché sur le haut d'une colline avec vue sur le village et la rivière Saint-Maurice, il n'y a que quelques douzaines de tombes. Plusieurs d'entre elles sont décorées avec des fleurs ou entourées de petits arbustes. Sur la tombe de Mamie, l'emballage plastique des roses jaunes que j'ai déposées reflète le soleil cuisant de juin. Son nom est inscrit là depuis la mort de Grand-père, il y a trente ans, mais il n'y avait que sa date de naissance. Aujourd'hui, on n'a pas encore ajouté la date de son décès, ce qui donne l'impression qu'elle est toujours vivante.

Pourtant, elle n'est plus là. C'est la Saint-Jean, et au lieu d'être avec elle à table en train de manger de la tourtière, du pâté de foie maison, ou encore des petits pains fourrés à la pâte aux œufs, nous sommes rassemblés devant un trou fraîchement creusé dans lequel reposera pour l'éternité une simple boîte en marbre qui contient les cendres de celle à qui nous devons la vie.

\*\*\*

Mon voisin Pierre avait choisi les roses jaunes. Pierre, qui a lâché son métier de comptable il y a quatre ans pour devenir fleuriste, lorsqu'il s'est aperçu, après la mort de son amant, qu'il avait une passion cachée pour les arrangements floraux. Sa boutique est aujourd'hui l'une des plus renommées de Montréal.

«La tombe de ta grand-mère?» avait-il songé ce matin, fermant les yeux et posant un doigt sur son front, «surtout pas d'œILLETS!»

Les roses jaunes avaient un air de sagesse, et je me sentais très sage chez le fleuriste, tout endimanchée,

choisissant ces fleurs pour ma défunte Mamie. En même temps, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette chanson de Roger Whittaker que Mamie avait tant aimée, *Une rose pour Isabelle*. Cette chanson m'avait rendue si jalouse de ma cousine Isabelle, autrefois. Elle qui était déjà parfaite, voilà qu'il existait une jolie chanson avec son nom dedans... et une chanson que Mamie aimait en plus.

Mamie n'exprimait jamais ses sentiments, ne disait pas de petits mots doux et ne nous embrassait que rapidement sur une joue quand nous arrivions ou partions de chez elle. Et comme nous vivions avec elle, mes parents et moi, pendant les dix premières années de ma vie, je n'arrivais et ne parlais presque pas, si bien que je ne recevais jamais de baisers.

C'était vraiment exceptionnel que Mamie dise qu'elle aime une chanson, et cela avait marqué mon petit esprit de six ans. J'imaginai qu'une telle déclaration était sa façon de dire qu'elle aimait Isabelle plus que nous tous. Isabelle, aux longs cheveux blonds et fins, qui suivait des cours de ballet et qui n'avait jamais, comme moi, les genoux écorchés ou de la crasse noire en dessous des ongles («Mais veux-tu bien me dire où est-ce que tu es passée ce matin, Anne, pour avoir les mains si sales? Allez, va te laver!»).

Plus tard, quand nous sommes partis pour Montréal, j'ai enfin commencé à recevoir son baiser tout simple des arrivées et des départs. Quel honneur! En plus, quand je me suis mise à lui écrire de petites lettres, j'ai reçu des réponses de sa part, courtes certainement («Bonjour Anne, tout va bien et le lilas est en fleur. Quel parfum! On se verra à la Saint-Jean. Mamie»), mais c'était des lettres qui m'étaient adressées à moi toute seule. Enfin, quand je suis devenue assez vieille pour aller la voir sans mes parents, elle me gratifia de vraies conversations, de discussions sur plein de choses: la religion, la politique, l'art.

Mamie ne provoquait jamais les relations avec les autres, mais elle ne refusait pas si on lui manifestait de l'intérêt. Il fallait simplement que quelqu'un fasse le premier geste.

Les roses jaunes me semblaient tout à fait pertinentes, c'était une façon de prouver à je ne sais qui que je ne ressentais aucune jalousie en ce qui concernait l'affection de Mamie pour les autres.

J'avais fait jouer la chanson dans ma tête et, soudain, je m'étais retrouvée avec une boule dans la gorge. C'est quétaine, je l'avoue. Mais les grandes étapes de la vie — et le décès de Grand-mère en était une — s'associent toujours naturellement en moi à des trames sonores imaginaires. Ainsi, ma dernière rupture amoureuse avait suscité comme accompagnement musical la chanson *Je suis malade*, version Dalida, même si ma mère n'était jamais sortie le soir et ne m'avait jamais laissée seule avec mon désespoir. Que voulez-vous? La rupture ne méritait pourtant pas ce genre de dramatisation. La relation ne durait que depuis deux mois et la fille me tapait sérieusement sur les nerfs avec son besoin de me voir trois soirs sur sept.

En sortant de chez Pierre, avant de retourner à la voiture, j'ai avalé plusieurs fois ma salive pour enlever la boule dans ma gorge. Puis, en voyant Caroline au volant, avec ses cheveux roux frisés tirés haut en queue de cheval folle et ses énormes verres fumés, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Elle avait travaillé jusqu'aux petites heures du matin, mais s'était quand même chargée d'emprunter une voiture et de m'emmener jusqu'en Mauricie en vue de l'enterrement, malgré mes protestations («Franchement, r'viens-en, là, c'est moi qui t'emmène. De toute façon, ça va me faire du bien de sortir de la ville.»).

Non, après trois mois, je n'étais pas prête à lui montrer mon chagrin, et surtout pas un chagrin qu'avait provoqué une chanson de Roger Whittaker. C'était assez qu'elle me voie habillée de cette manière, en pantalon propre et en blouse fraîchement repassée, les deux achetés spécialement pour l'occasion. J'avais l'air carrément sainte nitouche à côté d'elle. Quant à Caroline, même dans une modeste robe de soleil bleu marine et sans maquillage, elle avait malgré tout un petit look club, comme si elle s'en allait à un *rave* plutôt qu'à un enterrement.

Elle était en train de fouiller parmi les cassettes de son colocataire René, à qui appartenait la voiture, quand je suis arrivée avec mes roses jaunes.

— Ça prend ben une moumoune bibliothécaire pour organiser ses cassettes comme ça! R'garde! Elles sont toutes alphabétisées! Aretha Franklin, Gainsbourg, Gall... Tiens, France Gall. Ça te tente? Elles sont belles, tes fleurs. R'garde, on va les mettre à l'ombre en arrière. Ça va, mon chou?

Elle me regardait par-dessus ses verres fumés. J'avais encore la boule dans la gorge, et je n'ai pu répondre que: «Hum-hum.»

Elle m'a donné un léger baiser sur le front et a fait ensuite démarrer la voiture tout en montant le volume de la stéréo.

*Sacré Charlemagne.*

\*\*\*

«Alors elle le savait, ta grand-mère?» m'a demandé Caroline, vérifiant sur sa gauche en empruntant la Métropolitaine. J'aimais la voir conduire, ça lui donnait un air encore plus indépendant que d'habitude. La fenêtre était ouverte et des brins de cheveux, échappés de sa couette, virevoltaient dans le vent, brossant de temps en temps ses belles épaules saupoudrées de taches de rousseur et de duvet blond.

— Aïe! j'te parle. Qu'est-ce que tu regardes?  
Clin d'œil.

— Oui, je le lui ai dit pendant les Fêtes, cette année. J'étais descendue avant les autres, comme d'habitude. On écoutait la télé et il y avait Michel Tremblay qui parlait de son nouveau roman, celui qui se passe dans le parc LaFontaine. Mamie disait que c'était «épouvantable» de publier de tels livres, que le monde entier nous prendrait pour des obsédés sexuels et, je ne sais pas pourquoi, j'ai choisi ce moment pour le lui dire.

— Qu'est-ce qu'elle a dit? me demanda Caroline, en prenant une gorgée de café dans une énorme tasse en styromousse.

Je regardais le paysage enlaidi de bâtisses rouillées et d'enseignes commerciales qui filait de chaque côté

de la route. Quand nous avons déménagé à Montréal en 1976, ça m'avait tellement impressionnée de voir les enseignes de toutes ces compagnies que l'on voyait d'ordinaire annoncées à la télé: Kraft, WonderBra, Inglis.

Caroline posa une main sur mon genou, sa chaleur traversa mon pantalon de lin.

— À quoi tu penses?

Elle avait l'air toute sérieuse.

— Ravissante, ravissante, WondraBra! lui chantai-je pour toute réponse.

Elle éclata de rire et me pinça la cuisse.

— Maudit que t'es folle!

\* \* \*

Caro n'est pas à côté de moi en ce moment. Elle se tient à l'écart avec la femme de mon père, qui adorait Mamie, mais qui comprend l'aspect privé d'un tel moment. Le nouveau chum d'Isabelle, en revanche, est avec nous, un autre cas de charité qu'elle a rencontré à l'université où elle travaille, et il la tient par la taille. Il se prétend poète, lui, mais il est chansonnier en attendant («Au secours!» m'avait dit tout bas Marc, le frère d'Isabelle, «je l'ai vu mettre sa guitare dans la voiture d'Isa! *Quand le soleil dit bonjour aux montagnes...*»). Il est dans le décor depuis Noël et on a même mis son nom dans la nécrologie de Mamie, entre parenthèses, après celui d'Isabelle. Il n'a jamais connu Mamie. Moi, j'avais tout simplement dit à tante Françoise qu'il n'y avait personne de sérieux dans ma vie.

Il est presque midi et il commence à faire assez chaud. Heureusement, il y a un petit vent frais qui vient de la rivière que l'on voit à travers les bouleaux et les sapins qui cernent le cimetière. Il n'y a pas d'ombre ici et je ne peux pas m'empêcher de penser que quelqu'un aurait dû penser à ça. Mamie avait horreur du soleil. Quand toutes les voisines prenaient le soleil dans leurs cours, Mamie, elle, se promenait avec un énorme chapeau de paille, des verres fumés, des pantalons en lin et une blouse de coton à manches longues. Et encore, seulement si elle était obligée de sortir. Pour travailler dans le parterre, elle attendait le soir.

Je reviendrai lui planter un arbre.

Nous attendons la fameuse urne de cendres. C'est mon oncle André qui est allé la chercher au salon funéraire. Il y a quelques semaines déjà que Mamie est morte, et nous avons décidé à ce moment d'attendre la Saint-Jean pour enterrer ses cendres, parce que tout le monde n'avait pas pu venir au moment de sa mort. Sophie venait de finir son cours en droit et elle était en voyage en Nouvelle-Zélande, tandis que son frère Claude était parti en Colombie-Britannique planter des arbres. «Mes deux nomades», les appelle leur père, André. Quant à la femme de Philippe, Pascale, elle venait d'accoucher d'Agathe. Agathe! Quel nom! Comme dans Les Pierafeu! Mais elle est vraiment mignonne, la petite Agathe, avec ses grands yeux bruns. Comme sa jolie maman qui la tient maintenant dans ses bras et qui a une belle tache de bave sur sa blouse en soie écrue.

Nous sommes tous là aujourd'hui. Devant moi, Sophie est toute bronzée et musclée de son voyage, et elle tient sa mère, Rachelle, par la main. Rachelle, la cadette des filles, n'a pas cessé de faire le ménage dans la maison de Mamie depuis son décès. Elle a tout organisé en sacs et en boîtes, s'est occupée de donner tous les biens de Mamie aux pauvres ou de les séparer en parts égales entre les petits-enfants. À côté d'elle, il y a tante Françoise qui s'est retrouvée déchirée entre la naissance de sa première petite-fille et la mort subite de sa mère, et qui n'a pas pu faire grand-chose au moment du décès. Alors, c'est elle qui a organisé tout l'enterrement, qui nous a appelés pour nous informer de la date et de l'heure et qui nous a demandé si on resterait à coucher. Ensuite, il y a Geneviève, qui a fait toutes les courses et qui s'est chargée de faire la bouffe après le service au mois de mai et également cette fin de semaine. C'est Geneviève, la plus âgée des trois filles, qui réussit le plus fidèlement à imiter les recettes secrètes de Mamie, y compris le fameux cheese-cake. Le mari de Geneviève, Paul, se tient derrière elle ainsi que leurs enfants, Suzanne, Jacques et Hélène, et leurs partenaires (il n'y a qu'Hélène qui soit mariée, parce que, contrairement à nous, sa belle-famille est très

catholique et ils ont insisté). Entre Geneviève et moi, il y a mon père, qui, ne sachant plus quoi faire parce que ses sœurs s'étaient occupées de tout, a simplement réglé les comptes personnels de Mamie ainsi que la facture des funérailles et de l'enterrement sans en parler à personne.

Mon père et ses sœurs. Elles l'a toujours protégé, comme leur mère, et continuaient de le faire, et lui n'a jamais su comment se rendre utile.

\* \* \*

Une fois partie sur son sujet, Caro ne m'avait pas laissée lui échapper. Après lui avoir chanté la pub de WonderBra de 1976 et qu'elle m'eut décrit toutes ses activités depuis notre dernier rendez-vous («C'était l'enfer au travail: y manquait deux barmans et une personne à la porte, pis les gens étaient ben gratteux sur le pourboire. J'ai reçu par la malle le catalogue des cours à l'université et j'ai commencé à regarder ça, mais, la première année, la majorité des cours sont obligatoires, alors je n'aurai pas grand choix. Ça m'énerve un peu d'y retourner, après tant d'années...»), elle était revenue sur la réaction de Mamie lorsque je lui avais annoncé que j'étais lesbienne. Nous étions rendues à Berthier, où elle s'était arrêtée pour aller aux toilettes et fumer une cigarette (c'était interdit dans la voiture de René, heureusement).

— Bon, avait-elle dit en reprenant l'autoroute, qu'est-ce qu'elle a dit, ta grand-mère, quand tu lui as dit ça? Ça m'intrigue. J'aurais bien voulu que la mienne le sache, mais elle est morte avant que j'aie eu la chance de le lui dire.

En fait, Mamie avait réagi d'une manière tout à fait typique. Après le «non!» scandalisé de celle qui avait voulu être religieuse, ce fut immédiatement le «moi, ça ne me dérange pas» de la femme ouverte d'esprit qui avait dirigé une entreprise seule pendant dix ans, suivi du questionnement classique d'une personne méfiante et inquiète pour ceux qu'elle aime:

«Mais tu es sûre de ça? Tu sais que ça va te rendre la vie tellement dure...»



«Tu ne devrais pas le dire, parce que tout le monde n'est pas ouvert à ça et ils peuvent te faire mal.»

«Est-ce que tu vas être seule? Es-tu heureuse?»

Et finalement:

«Bon, il faut griller la farine pour le ragoût. Et ensuite, il faudrait que tu ailles chez Marchand chercher du lait et des œufs.»

On n'en a plus jamais parlé. J'ai passé l'hiver à me demander si j'avais fait erreur, si ce n'était pas trop de dire cela à une personne de quatre-vingt-neuf ans qui n'avait pas besoin, dans le fond, de trop s'inquiéter dans la vie. Quand je lui ai téléphoné pour lui souhaiter bonne fête des Mères, c'est tante Geneviève qui a répondu, et elle m'a dit que Mamie était malade, mais qu'elle ne voulait pas aller à l'hôpital. Elle avait déjà annulé en cachette deux rendez-vous que Rachelle avait pris pour elle.

Je suis descendue avec la voiture d'une amie le jour même. Mamie était couchée sur le divan dans le salon. Sa teinture n'était pas faite et ses cheveux gris m'ont surpris. Elle avait l'air, pour la première fois, d'une vieille femme. J'aurais voulu lui demander:

— Mamie, est-ce que tu m'aimes encore, même si je suis lesbienne?

Mais ses enfants étaient là, Françoise, Geneviève et Rachelle, et mon père aussi, et j'aurais eu besoin d'être seule avec elle. Quand le moment est finalement venu, alors qu'ils étaient en train de prendre un café dans la cuisine et que Mamie s'est réveillée, je n'ai pas eu la force de lui poser une telle question. Sur son visage, j'ai lu l'épuisement et la peur. Je lui ai dit à la place:

— Mamie, il faudrait aller à l'hôpital, sinon ils vont te casser la tête avec ça. Vas-y! De toute façon, il faut bien qu'on te soigne.

Mamie est entrée à l'hôpital deux jours après et elle est morte d'un cancer avancé des os dix jours plus tard. Elle nous avait caché cela pendant cinq ans et avait refusé de se faire soigner.

En arrivant chez Mamie, la maison avait son air habituel. Quelqu'un, Rachelle sans doute, avait planté des géraniums rouges et des azalées blanches dans les boîtes à fleurs. La pelouse était coupée. Il y avait des voitures dans la rue comme à toutes les fêtes, et mon cousin Marc était en train de sortir une valise de la sienne. La portière était entrouverte et je voyais tante Françoise à l'intérieur qui souhaitait la bienvenue à Sophie et à Claude.

Dans la voiture, avec Caro, j'étais exceptionnellement nerveuse. J'avais avisé ma famille que j'emmenais une « amie », sans donner d'autres détails. Mon cousin Philippe, qui avait dit à sa mère de me demander si j'avais quelqu'un dans ma vie qui devait être nommé dans la nécrologie de Mamie, n'a pas manqué de me taquiner en nous accueillant.

— Pas sérieuse? m'a-t-il doucement chuchoté dans le creux de l'oreille après les présentations. Il me semble qu'une *pas sérieuse* aurait d'autres choses à faire par une belle journée de congé comme ça!

— Ta gueule! lui ai-je répondu, les dents serrées, en le pinçant à la taille avant de me diriger vers le cercle des tantes.

Je n'avais jamais mis les pieds chez Mamie avec une amante. Je n'avais même jamais discuté de ma vie amoureuse avec qui que ce soit dans cette famille. Pourtant pas par honte. Mais quoi dire à ces gens? Bien sûr, il y a un peu d'amour entre nous tous et une certaine intimité. On se connaît depuis toujours, mais dans le fond nous sommes des étrangers. C'est-à-dire qu'ils ne me connaissent pas et que je ne les connais pas. Entre eux, c'est différent. Mes oncles et mes tantes peuvent regarder leurs enfants et comprendre leurs vies, ils peuvent même les aider et les encourager, parce qu'ils ont suivi plus ou moins le même trajet. Même Isabelle, qui fait la rebelle en sortant avec ses hippies, rentre carrément dans l'ordre des choses. Le chum de l'année est toujours là, à Noël, à Pâques, à la Saint-Jean. Le dernier avait même joué au golf avec les oncles.

Mais moi, je n'avais « pas rapport », comme je le disais à Caro dans la voiture. J'étais l'enfant du fils

unique d'une famille de quatre qui n'avait lui-même jamais suivi les règles du jeu (marié à une anglophone, divorcé, remarié, et qui avait eu six carrières différentes). J'étais la seule qui s'était retrouvée à Montréal plutôt qu'à Québec ou à Trois-Rivières, la seule qui avait fait ses études en anglais et, bien sûr, la seule lesbienne. Non seulement lesbienne, mais perpétuellement célibataire ou, du moins, jamais en relation sérieuse. Que leur dire de ma vie? Par où commencer? Chère famille, il y a un endroit à Montréal, qui s'appelle le Plateau, où habite mon autre famille, mes amies lesbiennes (la *chosen family*, comme on dit en anglais). On a des blondes et des colocs. Nous sommes travailleuses sociales, enseignantes, danseuses, étudiantes, parfois militantes et pas toujours d'accord sur les choses qui nous concernent. Une fois de temps en temps, on sort dans des bars du Village gai et ensuite on mange des poutines à quatre heures du matin parce qu'on a faim après avoir dansé. Et elle, c'est Caroline. Elle travaille dans une énorme boîte de nuit pleine de beaux gars, de filles et de *drag queens* et c'est là qu'on s'est connu. J'aimais la façon qu'elle avait de se pencher sur le bar pour me servir, en tendant une oreille vers moi, le sourcil levé en attente de ma commande. Elle portait une camisole rouge et je n'ai pas pu m'empêcher de fixer des yeux les taches de rousseur sur sa poitrine. «Aïe! m'avait-elle dit avec un clin d'œil, j'te parle. Qu'est-ce que tu regardes?» Elle m'avait offert deux verres gratuits et m'avait embrassée à la sortie du bar un soir et voilà, la voici en souliers à semelle compensée dans un cimetière à Saint-Jean-des-Piles, à côté de la femme de mon père qui, jusqu'à aujourd'hui, ignorait tout de son existence.

Ça fait tellement longtemps que je ne leur dis rien de personnel que c'est naturel. Ils sont bien au courant de mon orientation sexuelle, à cause de mon travail, ils m'ont tous vue à plusieurs reprises parler des droits des gais et des lesbiennes à la télé, mais ils ne posent jamais de questions sur ma vie personnelle et je ne leur offre aucune information sur rien.

La question de tante Françoise, en revanche, ne m'avait pas mise si mal à l'aise. Et je n'avais pas menti

en disant qu'il n'y avait personne de sérieux dans ma vie. Oui, il y avait Caro, mais elle ne signifiait pas la même chose pour moi que pour eux. Pour eux, une relation amoureuse mène à une vie de couple conventionnelle. Pour moi, ce n'était que temporaire, et je n'avais pas le goût de voir le nom de Caroline dans l'annonce du décès de Mamie. C'était trop permanent. Quand cette histoire avec elle aurait été terminée, j'aurais toujours eu un rappel de cette personne qui avait été dans ma vie et qui ne l'était plus.

\* \* \*

André arrive enfin avec la boîte de cendres et un prêtre. Quoique profondément spirituelle et croyante, Mamie méprisait l'Église catholique. Elle avait spécifié dans son testament qu'elle voulait être incinérée et qu'elle ne voulait pas de service à l'église. Elle n'avait jamais accepté le fait qu'on lui ait demandé une dot pour entrer chez les sœurs. D'ailleurs, elle travaillait comme secrétaire justement pour gagner cet argent lorsqu'elle a connu mon grand-père, qui était le frère d'une autre secrétaire qui travaillait dans le même bureau. Une rencontre comme ça, par hasard, et voilà qu'un demi-siècle plus tard, cela donnait une vingtaine de personnes, étalées sur trois générations, réunies dans un cimetière.

Je me penche discrètement vers mon père et lui demande tout bas:

— Pourquoi le prêtre?

Mon père se tourne vers moi et sourit avec son air typique d'enfant chétif.

— C'est une assurance, t'sais? Juste au cas où...

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Ta blonde est où? me demande-t-il.

Je me fige, mais je réussis à lui indiquer avec mon pouce qu'elle est derrière avec sa femme. Mon père se retourne et leur fait signe de venir près de nous. Je me sens rougir un peu. Le soleil de plomb, sans doute. Caro se met à côté de moi et me fait un petit sourire. Je sens son parfum, un parfum propre et citronné.

Tout le monde est en place. André tient l'urne en avant. Le prêtre dit une prière très vite en latin et tout le monde répète après lui sauf la femme de mon père, qui est musulmane, et moi. L'urne est déposée dans le trou. Mon oncle André y jette une poignée de terre. Je m'avance et je fais pareil. Je reste là, à regarder la boîte de Mamie qui disparaît petit à petit sous la terre que d'autres viennent lancer poignée par poignée.

Je sens une petite main dans mon dos. C'est Isabelle.

— On sait que c'est dur pour toi, Anne. Mais tu te montres très courageuse.

Je veux lui demander de quoi elle se mêle, mais si je parle, je sais que je vais pleurer. Alors, je lui offre un petit sourire forcé et je commence à marcher en direction de la voiture où Caroline est en train de parler avec Samira. Je vois tante Rachelle qui parle avec le prêtre et qui m'aperçoit. Elle s'excuse et se dirige vers moi, essuyant ses yeux avec un mouchoir. «Anne!» dit-elle en souriant malgré sa bouche qui tremble.

Je m'arrête pour l'attendre. Elle marche un peu croche sur la pelouse inégale du cimetière. En la regardant venir, je la vois pour la première fois comme une jeune fille timide et sans confiance. Je sais qu'elle a barbouillé toutes ses photos de jeunesse, parce qu'elle se trouvait laide dessus. «Le nez énorme et les cheveux raides», disait-elle. Pourtant, j'ai toujours aimé ses cheveux noirs, maintenant gris, toujours tirés en un chignon élégant.

— En faisant le ménage dans la chambre de Mamie, j'ai trouvé ça.

Elle retire de son sac une enveloppe blanche avec mon nom écrit dessus. C'est l'écriture de Mamie, des lettres très longues et égales au crayon de plomb. Il y a quelque chose de dur dans l'enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est?

— Ouvre, tu vas voir.

Je déchire l'enveloppe et là, à l'intérieur, se trouve un simple jonc en or.

— Sa bague de mariage, dit Rachelle.

— Elle l'a gardée pour toi. Prends-la, mais je préfère que ça reste entre nous deux.

Elle prend mes mains entre les siennes et les serre fort avant de regagner la voiture de Sophie.

Caro s'approche de moi. Je cache l'enveloppe et la bague dans la poche de mon pantalon.

— Ça va? me demande-t-elle en s'arrêtant à quelques pas devant moi.

Je mords mes lèvres plutôt que de lui répondre et je fixe les montagnes au loin, de l'autre côté de la rivière. Des cigales chantent leur chanson aiguë et un papillon brun passe entre nous.

— Voyons donc! dit-elle doucement, en s'approchant de quelques pas. Tu peux bien pleurer si tu veux. Je sais que tu as de la peine. C'est normal.

J'essaie de regarder derrière elle, mais elle cherche mon regard de ses grands yeux gris et je n'ai pas le cœur de la décevoir. Je la regarde brièvement et ensuite je porte mon attention au sol.

Elle fait deux pas de plus et me prend légèrement contre elle en me serrant. Au loin, j'entends claquer des portières. Des voitures démarrent.

Caroline me donne un léger baiser sur l'oreille et, tout à coup, des larmes commencent à couler de mes yeux et ma gorge devient tellement serrée que j'en ai mal.

Caro met sa main sur ma tête et dit: «Allez, va», et là je pleure de plus en plus.